

Homélie du 4^e dimanche de Carême – Année A ***Guérison de l'aveugle-né : laisser le dernier mot à Dieu***

Chers catéchumènes, chers amis, nous poursuivons notre pérégrination sur ce chemin de désert, dans ce temps de fiançailles avec Dieu, qu'est le temps de carême. Pour cela, la liturgie nous propose de suivre Jésus en nous arrêtant à quelques étapes clés : nous l'avons d'abord vu dans le désert, victorieux de la tentation, puis sur la montagne dans l'éblouissement de son apparence glorieuse, et dimanche dernier, au puits de Jacob, comme source d'une eau jaillissant pour nous désaltérer à jamais. Il se montrera dimanche prochain maître de la vie et vainqueur de la mort.

Aujourd'hui, par le récit de la guérison d'un aveugle-né, l'évangile nous pose en fait une double question. Quelle lumière éclaire nos vies ? Qui écoutons-nous ?

Vous connaissez bien sûr la première parole qui s'entend dans la Bible, au livre de la Genèse, *"Que la lumière soit."* C'est Dieu qui parle ainsi, et cela se passe "au commencement", ce qu'il faut comprendre à la fois comme au début, et à la source, comme dans le germe qui contient le programme de développement de la plante. C'est dire l'importance primordiale de la lumière, au regard de tout ce qui existe.

Habituellement, et spontanément, personne n'aime bien le noir, la nuit. On apprécie les étoiles qui brillent dans la nuit, on parle de voir le bout du tunnel, de voir l'horizon qui s'éclaircit. Isaïe l'avait annoncé : *"Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière"* (9, 1). Jésus affirme *"Je suis la lumière du monde"*. Tout son propos, au cours de sa vie publique, tend à nous faire passer des ténèbres à la lumière. Car voilà, nous sommes tous des aveugles-nés. Enfin, pas tous. Notamment St Joseph, dont la solennité est reportée à demain, n'en était manifestement pas un.

Des aveugles-nés, donc. Pourtant, *"nous sommes des fils de la lumière, dit St Paul aux Thessaloniens, nous n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres"* (1 Th 5,5). Et, nous l'entendions dans la deuxième lecture inviter les Ephésiens à se conduire *"comme des enfants de lumière"* car, ajoute-t-il, les *"activités des ténèbres ne produisent rien de bon"*. Pour Pierre, aussi, nous sommes *"appelés des ténèbres à son admirable lumière"* (1 P 2, 9).

Mais le chemin est long, il y faut toute une vie, et il s'en faut parfois de beaucoup que cet appel soit couronné de succès. Etrangement peut-être, l'accès à la pleine lumière s'ouvre totalement à partir du moment où nos yeux se ferment pour toujours. "La chambre de l'âme", un récit de Paule Amblard, rapporte qu'un manuscrit d'un moine du XIV^e siècle décrit le chemin de l'âme après la mort, chemin au cours duquel une lumière toujours plus vive se déploie, à mesure que l'âme se purifie et voit davantage les zones d'obscurité qui ont entaché sa vie. Ce qui rejoint les expériences de mort imminente décrites dans des années récentes.

Toujours est-il qu'en guérissant un aveugle-né, Jésus pose un geste lourd de sens, qui renvoie chacun à sa propre cécité. Et parmi les personnages que Jean met en scène, beaucoup ne brillent pas par leur clairvoyance. Mais à y regarder de plus près, on peut penser que leur cécité provient d'une certaine surdité, tout au moins d'une ouïe défectueuse, mal orientée.

Je parlais il y a un instant de la première parole dans la Bible. Maintenant, rappelons-nous que les commandements de Dieu transmis par Moïse au peuple sont introduits par le fameux *"Sh'ma Israël"*. *"Ecoute, Israël"*, voilà comment s'ouvrent les décrets et les ordonnances du Seigneur. Et Moïse d'ajouter : *"Ainsi vous vivrez, vous entrerez dans le pays que vous donne le Seigneur."* Car c'est bien un livre de vie qui est donné à ceux qui acceptent d'écouter Dieu.

Nous voici donc face à l'autre question posée par l'évangile de l'aveugle-né : qui est-ce que j'écoute ? Je peux en effet ressembler d'abord à ses voisins. Pas de mauvaise intention ; de la curiosité, voire de la sympathie. En fait, j'écoute la rumeur, j'écoute mes propres sensations, et j'en reste à la surface des choses.

Je peux aussi me trouver proche de l'attitude des parents. Il nous est dit qu'ils avaient peur des Juifs, avec un J majuscule, c'est-à-dire des autorités religieuses d'alors. Celles-ci, face à l'ascendant que prenait Jésus sur une part croissante de la population, se sentaient menacées dans leur propre autorité. Leur tenir tête, c'était courir le risque de sérieux ennuis. En pareil cas, comme eux, j'écoute le vent dominant, j'écoute ceux qui sont d'accord avec moi, qui ne vont pas me déranger, me mettre mal à l'aise ? Face à la raillerie ou à l'intimidation, je botte en touche, n'osant pas dire en quoi et en qui je crois ?

Et puis, voici les pharisiens. Certains se sentent du côté de Jésus, mais rapidement, ils laissent s'exprimer les autres, qui sont très sûrs d'eux, ceux qui cherchent à protéger leur territoire et s'enferment dans ce qu'ils croient savoir. Face à leur trompeuse certitude, Jésus leur déclare tout de go *"du moment que vous dites : 'Nous voyons !', votre péché demeure"*.

C'est ce genre d'attitude qui prévaut quand les consultations publiques sur la bioéthique, la fin de vie, ne vont pas dans le sens souhaité, quand on veut verrouiller des dispositions qui touchent à l'accueil de la vie, ou plutôt à sa négation, en les inscrivant dans la Constitution. Cela dit, les pharisiens agissent souvent au profit de ce qu'ils croient être la juste doctrine, une règle intangible. Seulement, ils ne veulent pas entendre les avis contraires, qui pourraient les faire évoluer. Ils s'écoutent entre eux, ils écoutent leur propre système, le corps de règles qu'ils ont eux-mêmes établi. Celui qui leur tient tête et qu'ils jugent comme un pécheur, il ne va quand même pas leur faire la leçon, à eux qui "savent". Leur leitmotiv : "nous, nous savons..." Et moi, qu'est-ce que je sais ? Ce que j'ai moi-même construit, échafaudé, ce qui me procure de bonnes sensations, mais me laisse sur place ?

Pour que ma vie soit accueil de la lumière, il me faut être à l'écoute de ce que me dit l'Esprit, dans une attitude de docilité, d'humilité. Ce qui va sauver l'homme qui est né aveugle, en effet, c'est son humilité et sa docilité. Il écoute celui qui se fait proche de lui et lui parle. Le sentant plein de bienveillance, il lui fait confiance, accepte de suivre ses recommandations, sans forcément tout bien comprendre. Il va donc se laver à Siloé, démarche très évocatrice du baptême. A force de tourner et retourner ses pensées au fur et à mesure qu'il se voit interrogé, poussé dans ses retranchements, il affine sa connaissance de l'homme qui l'a guéri. Celui qui n'était d'abord que *"l'homme qu'on appelle Jésus"* lui apparaît comme un homme juste, un prophète, avant d'être reconnu comme le Fils de l'homme, le Seigneur. Et il ne se laisse pas démonter par la curiosité ni par l'intimidation. Il s'en tient aux faits, à ce qui lui est arrivé, il écoute ce qui "sonne juste" pourrait-on dire, plutôt que des constructions de l'esprit éloignées de la réalité la plus intime de l'homme.

En somme, il laisse le dernier mot à Dieu... Sauf bien sûr à lui dire *"Je crois, Seigneur !"*

Eh bien, chers catéchumènes, chers amis, à notre tour, laissons Dieu nous parler, laissons-le nous dire son amour. Dans le silence de nos cœurs, nous aussi, laissons-lui le dernier mot...

(Petit temps de silence) Amen !

Joël Chové
Laval, 19 mars 2023